**« Ce sont des histoires qui racontent le monde,
d'une manière que les "récits de voyage"
contemporains ne veulent surtout pas raconter »**

Entretien avec Olivier Favier

Peggy Derder

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3725>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3725

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2016

Pagination : 96-99

ISBN : 978-2-919040-36-0

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Peggy Derder, « « Ce sont des histoires qui racontent le monde, d'une manière que les "récits de voyage" contemporains ne veulent surtout pas raconter » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1315 | 2016, mis en ligne le 02 janvier 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3725>

SPÉCIAL FRONTIÈRES

« CE SONT DES HISTOIRES QUI RACONTENT LE MONDE, D'UNE MANIÈRE QUE LES "RÉCITS DE VOYAGE" CONTEMPORAINS NE VEULENT SURTOUT PAS RACONTER. »

Entretien avec Olivier Favier réalisé par PEGGY DERDER, cheffe du département Éducation, Musée national de l'histoire de l'immigration.

Olivier Favier est historien de formation, traducteur-interprète de l'italien et reporter indépendant. Il couvre depuis plusieurs années de nombreuses problématiques liées à l'arrivée et la présence des migrants en France. Son ouvrage *Chroniques d'exil et d'hospitalité. Vies de migrants d'ici et d'ailleurs* (Le Passager clandestin, 2016) reprend et actualise des articles, publiés sur le blog de l'auteur dormirajamais.org et dans le média indépendant Bastamag. Cet ouvrage hybride dresse sans misérabilisme ni sensationnalisme, les portraits de migrant(e)s et de celles et ceux et qui les soutiennent, tout en offrant un travail de documentation, à rebours des idées reçues.

Hommes & Migrations : Connaissant la méthodologie et les précautions à prendre pour le recueil et le traitement du témoignage, avez-vous adopté la démarche de l'historien ou du chercheur en sciences sociales ou alors suivi une tout autre approche ?

Olivier Favier : Je ne me suis jamais senti à ma place nulle part, ni chez les historiens ni chez les journalistes, et encore moins parmi ceux qui supposent qu'il n'y a pas de littérature sans fiction. Je pense, au contraire, que tout récit, aussi précis et documenté soit-il, est en soi une fiction. Le réel tel qu'il apparaît dans un reportage est une construction, un cadrage, une rencontre qui doit

tout au hasard – et ma conception du hasard est celle du surréalisme.

H&M : Pour autant, l'ouvrage n'est pas neutre et vous rendez visible et assumez votre point de vue...

O. F. : Je suis le petit-fils d'un migrant – un homme que je décris dans ce livre comme le « héros de mon enfance ». Cela explique en partie la curiosité teintée d'admiration que j'ai spontanément pour celles et ceux qui ont le courage de tout tenter pour avoir une vie meilleure.

H&M : Les trajectoires des migrant(e)s que vous retracez sont très diverses, chaque histoire est singulière, mais, malgré tout, pourriez-vous faire émerger un ou des points communs à tous ces parcours ?

O. F. : Ce sont des histoires qui racontent le monde, d'une manière que les « récits de voyage » contemporains ne veulent surtout pas raconter. À les entendre, j'ai retrouvé le souffle des grandes tragédies antiques, les drames de Shakespeare ou les épopées de Brecht. Ce sont des aventures à l'état brut, comme on en lisait dans les romans du XIX^e siècle. Aucun des récits que j'ai entendus ne m'a laissé indemne. Il se dégage de chacun d'eux quelque chose d'universel, parce qu'ils disent toute la noblesse et la difficulté d'être au monde.

H&M : À la lecture de vos chroniques, il apparaît que certains migrants sont encore plus invisibles que d'autres, en l'occurrence les mineurs isolés. Quelle est globalement leur situation actuelle ?

O. F. : Leur nombre a singulièrement augmenté depuis début 2016, tant en valeur relative qu'en valeur absolue. Il n'est pas rare de voir arriver des bateaux en Sicile ou à Lampedusa dont les passagers sont majoritairement des adolescents. On peut faire un même constat à Calais, où l'on trouve désormais plus d'un demi-millier de gamins livrés à eux-mêmes. C'est une situation d'une ampleur complètement inédite et l'incurie des pouvoirs publics à leur égard est un scandale absolu.

H&M : Vous abordez également précisément la présence des femmes aussi bien parmi les migrants actuellement présents sur le territoire français que dans le monde militant...

O. F. : Parmi les migrants, les femmes sont aujourd'hui aussi beaucoup plus présentes, même si elles restent minoritaires. Il n'est plus rare malheureusement que certaines passent plusieurs nuits dans la rue ou ne soient plus prises en charge par le dispositif qui leur est réservé à Calais. Les militantes me sont apparues singulièrement actives sur le terrain. Elles jouent un rôle prépondérant dans le Réseau éducation sans frontières, comme dans les collectifs et associations de création récente.

H&M : Vous avez passé beaucoup de temps, à plusieurs reprises, dans les camps et les bidonvilles de Calais, Grande-Synthe, Paris, Saint-Ouen. Michel Agier, anthropologue, a forgé la notion d'« encampement » pour désigner « une des formes du gouvernement du monde, une manière de gérer l'indésirable ». Qu'en pensez-vous ?

O. F. : Le maintien sur des durées très longues de dispositifs prévus pour répondre à des situations d'urgence s'est banalisé en Afrique comme au

Proche et au Moyen-Orient. La création de camps en réponse à la crise de l'accueil des réfugiés en France, au vu de ce que cela peut signifier ailleurs, suscite évidemment des craintes. À Grande-Synthe, la mise en place d'un camp aux normes du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés a été pourtant un vrai soulagement, dans la mesure où il est apparu comme une solution transitoire pour la population concernée. Il reste que ce dispositif peine à combattre l'emprise des passeurs puisque sa raison d'être est le blocage de la frontière franco-britannique. La résolution du problème, rappelons-le, n'est pas du seul ressort de l'administration française, serait-elle pour une fois dans de bonnes dispositions. Il en va tout autrement du camp proposé par la mairie de Paris pour mettre fin aux évacuations d'urgence qui sont la réponse bihebdomadaire des autorités depuis un an. La solution proposée par France terre d'asile – la mise en place de centres d'accueil non seulement à Paris mais dans toutes les capitales régionales – m'apparaît bien préférable. Mais, dans cette hypothèse, il importe surtout d'investir sur des solutions à long terme, prévoyant un véritable accompagnement des migrants. Les politiques semblent très loin aujourd'hui d'une pareille ambition, mais on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise, du moins je veux l'espérer.

H&M : Toujours sur les camps, il semblerait que ceux-ci reproduisent des formes urbaines dites « ordinaires » : quartiers, petits commerces, rues, écoles, cafés, restaurants... Comment peut-on l'expliquer ?

O. F. : Depuis l'été 2015, les camps et les squats qui étaient dispersés dans la ville de Calais et dans ses alentours immédiats ont été évacués et les migrants ont été « invités » à se regrouper sur un terrain non constructible à sept kilomètres du centre-ville. Dans le même temps, la frontière est devenue très difficilement franchissable, alors même que les arrivées augmentaient. Le résultat a été le surgissement d'un bidonville

SPÉCIAL FRONTIÈRES

de plusieurs milliers d'habitants et le passage de nombreux bénévoles, britanniques notamment. Ce qui existait déjà dans le camp près de l'usine Tioxide s'est reproduit et développé : les lieux de sociabilité se sont multipliés, une église, des mosquées et même un théâtre installé par des militants. Ce dernier a aussi servi de refuge, après l'incendie du 13 novembre notamment.

H&M : Les morts aux frontières sont souvent abordées dans les récits des migrants que vous avez rencontrés. La Méditerranée est devenue la frontière la plus meurtrière du monde. Votre travail vise à souligner que le Nord, et le nœud de Calais, est également devenu une frontière où les migrants meurent...

O. F. : C'est un phénomène déjà ancien, qui avait été dénoncé dans les livres d'Haydée Sabéran et de Marion Osmont, tous deux datés de 2012¹, mais la situation a largement empiré depuis 2014. On compte désormais une vingtaine de morts par an, souvent très jeunes. Les nouveaux arrivants sont les plus exposés, car ils sont moins conscients des risques. Il y a aussi des violences entre migrants et des comportements plus ou moins suicidaires. Pour beaucoup, être si mal traités dans un pays riche semble encore plus insupportable que tout ce qui a été vécu sur des territoires en guerre, ou du moins bien moins structurés. Tout se passe comme si les souffrances vécues et le courage démontré étaient niés, méprisés.

H&M : À la lecture de vos chroniques, les formes de soutien et d'hospitalité dans le contexte actuel semblent tout à fait différentes de ce qui a pu être mené jusqu'à présent. Les grandes associations comme la Ligue des droits de l'homme, la Cimade, poursuivent leur travail. Mais, sur le terrain, on assiste davantage au travail d'initiatives individuelles ou de petites

structures associatives locales, sans lien avec les grandes associations, voire de militants radicaux type No Border. Comment décririez-vous le paysage de « l'hospitalité » ?

O. F. : Il est extrêmement protéiforme et, dans les situations de crise comme à Calais ou à Paris, il se renouvelle constamment, avec des fortunes diverses. À la suite de la chaotique occupation du lycée Jean Quarré, en 2015, sont nés le Bureau d'accueil et d'accompagnement des migrants (BAAM) – une association de jeunes militants très structurée – ou le Réseau études supérieures et orientation des migrant(e)s et exilé(e)s (Resome) – un collectif pour l'accueil des migrants dans l'enseignement supérieur. On assiste à un passage de témoin générationnel comme on avait pu en voir à l'époque de l'occupation de l'église Saint-Bernard. Mais ce qui résiste au temps demeure essentiel. Tout dépend souvent aussi de la ténacité des militants locaux. À Calais, l'urgence humanitaire est telle que les grands acteurs du soutien juridique sont absents. Ils ont été en partie substitués par des structures autonomes, qui s'adaptent plus facilement aux spécificités du terrain mais sont aussi plus fragiles.

H&M : Rien n'est simple, même lorsque la solidarité est de mise. Vous décrivez les exemples du village italien de Riace en Calabre et de Lampedusa mais, malgré les réelles actions d'accueil, la situation est difficile aussi bien pour les habitants que pour les migrants.

O. F. : La mise en œuvre de politiques publiques, ou en tout cas grâce à des fonds publics ou privés conséquents, répond à des intérêts qui ne sont pas seulement ceux des migrants. La création d'emplois liée à l'accueil, surtout dans des zones en crise, peut avoir des effets pervers. Si l'Angleterre décidait soudain d'ouvrir ses frontières, cela ne ferait pas les affaires de certains acteurs privi-

1. Voir Haydée Sabéran, *Ceux qui passent*, Paris, Carnets Nord, 2012 et Marion Osmont, *Des hommes vivent ici*, Marseille, éd. Images Plurielles, 2012.

légiés qui facturent très chers des services parfois indigents. À Riace, l'action du maire est dépendante des intérêts économiques que ses électeurs peuvent y trouver. Et les migrants ne sont pas dupes. Dans ce village, cynisme et racisme n'ont pas disparu pour autant.

H&M : Des militants, mais aussi des chercheurs, se prononcent aujourd'hui pour un monde sans frontières, arguant du fait que la libre circulation ne conduira pas à un « appel d'air » mais à une plus grande fluidité, et même plus pragmatiquement à des opportunités économiques. Pensez-vous également à un monde sans frontières ?

O. F. : Le problème me semble-t-il est autrement plus complexe. Il suffit de se souvenir, par exemple, que la fin du protectionnisme au Ghana a détruit la production de tomates et amené les agriculteurs locaux réduits au chômage à s'expatrier vers le Sud de l'Italie pour y travailler dans des conditions proches de l'esclavage. Ce sont eux qui récoltent les tomates qui seront exportées en conserve à bas prix vers leur propre pays. Ces frontières économiques ont volé en éclats, pénalisant les plus faibles. Les frontières qui se ferment hermétiquement sont celles de la circulation des hommes et elles dessinent très précisément le contour d'un monde riche où il existe un État-providence et/ou de vraies possibilités de bien-être matériel. Penser les abolir par une simple formule revient à croire

qu'une pensée magique peut nous faire basculer instantanément vers une société sans classe. C'est pour moi une manière de ne pas penser le présent. Je crois plus efficace de militer pour un accueil digne et assumer des populations déjà présentes et l'ouverture de filières de migration légale sur les rives méridionales et orientales de la Méditerranée, de soutenir les oppositions démocratiques en exil comme la formation en Europe de futurs acteurs en mesure d'agir pour la stabilité politique, l'essor économique et technique de leur pays. Ce sont eux qui aideront à créer des rapports plus équilibrés au sein de ce que le cinéaste Emanuele Crialese a fort justement appelé « *un monde coupé en deux* ». Si la désobéissance civile a tout son sens à titre individuel, un État qui ouvrirait ses frontières sans se préoccuper du sort de ceux qui la franchissent ne résoudrait rien.

H&M : Pour conclure, vous dépeignez les migrants comme « les messagers d'une époque » : c'est-à-dire ?

O. F. : C'est une formule de Fabien Didier Yene qui a donné son titre au film magnifique de Laetitia Tura et Hélène Crouzillat². Mon livre se referme sur un concept que ces dernières ont emprunté à Giorgio Agamben : « *La vie nue*.³ » Certains mots voyagent comme les hommes. Je voudrais que le lecteur prenne le temps de les laisser résonner plutôt que de chercher à les définir, ce qu'en tout état de cause je ne ferai pas pour lui. ■

². Laetitia Tura et Hélène Crouzillat, *Les Messagers* (Prima Luce, 2014). Voir *H&M*, n° 1312, octobre-décembre 2015.

³. Voir Giorgio Agamben, *Homo sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997.